

fois anglicisés, ne s'alliassent point avec les nouveaux venus, pour exploiter le pauvre peuple ? Pensez-vous qu'il y aurait beaucoup de sympathie entre l'homme de profession anglicisé, et nos braves habitants ?

—Bravo, mon cher Guérin, bravissimo ! C'est précisément cela. C'est ce qui est arrivé à notre noblesse d'autrefois. Aussi, est-elle tombée ; et dans l'opinion des gouvernans, pour qui elle n'avait de valeur qu'en autant qu'elle représentait une nationalité, et dans l'opinion du peuple, qui, la voyant elle, fière et opulente envers lui, ramper, se traîner, se vautrer aux pieds du pouvoir, dans l'ignorance, et les excès, l'a énergiquement flétrie du nom de *noblaille*, tout comme il aurait dit *valetaille*. Il y a une nouvelle noblesse, la noblesse professionnelle, née du milieu du peuple, qui a succédé à la noblesse titrée. Qu'elle y prenne garde, si elle oublie son origine, si elle suit le même chemin. . . le même sort l'attend !

—Oh, mais, c'est bien différent cela ! La noblesse, ou la noblaille, comme vous voudrez, s'est anglicisée, pour se rendre encore plus aristocratique : ce n'est pas ainsi que je l'entends. L'anglicisation gagnant peu à peu la masse du peuple le préparait à se fondre bien vite dans le vaste océan démocratique, qui. . .

—Halte-là ! Je n'aime pas les grandes phrases, et je n'aime pas qu'on me fonde ! La politique d'anglicisation en vient toujours là. Avec cela, il faut toujours être fondu. C'est une idée qui m'ennuie considérablement. Qu'en dis-tu Guérin ?

—Il paraît à présent que c'est l'américanisation que M. Voisin veut nous prêcher. Je t'assure que ça m'est bien égal. Mordu d'un chien ou d'une chienne ! . . . Je ne suis pas pour les fusions. Les peuples comme les métaux ne se fondent pas à froid. Il faut pour cela, de grandes secousses, une grande fermentation ; et il me semble que ça doit faire bien du mal d'être fondu.

—Que voulez-vous y faire ? On ne vous demande pas si cela vous fera du mal, ou du bien. On ne s'inquiète pas le moins du monde, de vos sensations : si ça vous brûlera, ou si ça vous gèlera. On vous pose un fait : un fait, diable, que voulez-vous encore une fois ? On ne répond pas aux faits, on ne répond pas aux chiffres. Voyons, nous sommes serrés entre l'émigration d'Angleterre et la population des Etats-Unis. Il n'y a pas à regimber. Si vous ne voulez pas être anglais soyez yankees ; si vous ne voulez pas être yankees, soyez anglais. Choisissez ! Vous n'êtes pas un demi-million ; pensez-vous être quelque chose ? La France ne songe pas à vous : c'est absurde d'y songer. Elle a bien de la peine à conquérir sa propre liberté.

—Oh ! elle l'a conquise glorieusement ! Cette année de mil-huit-cent-trente, qui vient justement de finir est une grande année pour le monde ! C'est l'ère de la liberté ! La France libre et puissante dans l'ancien monde, pourquoi n'aidait-elle pas, ne protégerait-elle pas une Nouvelle-France, dans le nouveau monde ?

—Voilà bien de l'enthousiasme ; mais pour cela il faudrait d'abord que la France nous connût ?

—Nous nous ferons connaître ! Le premier réveil de son ancienne colonie, le premier cri de guerre, le premier coup de fusil d'une révolution attirera ici des centaines et des millions de français. Ne les a-t-on pas vus partout où il y a du danger et de la gloire ? Pourquoi ne feraient-ils pas pour la Nouvelle-France ce qu'ils ont fait pour la Nouvelle-Angleterre ?

—Pourquoi ? Mon Dieu, je vous le répète : ils ne vous con-

naissent pas. Les coups de fusil que vous tirerez ici, ils ne les entendront pas. Entendons-nous siffler à nos oreilles la flèche de l'indien ?

—Quant à cela, Voisin a raison. Il y a longtemps, pour la France, que nous sommes morts et enterrés. Nous ressusciterions qu'elle n'y croirait pas ; elle ne saurait pas ce que cela voudrait dire. Il n'y a pas de peuple qui soit plus dans l'ignorance de ce qui se passe hors de chez lui que le peuple français. Un de mes amis qui a fait ses cours à Paris prétend qu'on a jamais voulu le prendre pour un canadien, parce qu'il n'avait pas le visage tatoué. Lorsqu'il est parti, on a voulu le charger d'une lettre pour Tampico, parce que c'était sur son chemin. Et puis les peuples qui comptent sur l'étranger pour secouer le joug, comptent toujours sans leur hôte ! . . .

—Sur quoi comptes-tu, mon pauvre Guilbaut ; car tu es un révolutionnaire ?

—Moi, jamais ; pour une révolution, il faut un autre état de choses que le nôtre ; je t'ai parlé d'indépendance quelquefois ; c'est bien naturel. L'indépendance, surtout quand on est garçon et qu'on n'a que vingt ans. . . ça flatte toujours d'y penser.

—Penses-y bien, mon vieux, tu n'en jouiras peut-être pas longtemps. T'imagines-tu que ta femme te permettra de t'habiller en *étouffe du pays* de la tête aux pieds. Il n'y a pas de demoiselle, comme il faut, qui ne s'évanouirait rien qu'à te voir, fait comme tu es là. Ma mère et ma sœur qui vivent à la campagne ont pleuré toute une nuit, parce que je voulais me faire faire un gilet et des pantalons d'une étoffe qu'elles avaient faites elles-mêmes.

—C'est que je me moquerai joliment de ma femme, quand il s'agira de mon pays !

—Oui-dà ! Je voudrais bien t'y voir. Je crois que M. Guérin a trouvé l'écueil où ton patriotisme fera naufrage.

—Je ferai mes conditions.

—Il n'y a rien de plus juste ; on dira comme toi, on sera patriote tant que tu voudras. Quatre chaises de bois faites dans le pays, avec du bois du pays et de la paille du pays, on n'en demandera pas plus. Une chaumière et son cœur ! Comme c'est touchant ! Cependant, il faudra bien un *forte-piano* ; ne fût-ce que pour s'accompagner en chantant : *A la claire fontaine*. Voilà déjà un meuble qui court bien des risques de n'être pas du pays.

—Oh ! pour cela je n'y ai pas d'objection. J'excepte tout ce qui tient aux beaux-arts.

—Bon ! Voilà une fameuse brèche de faite. Les beaux-arts, ça mène loin, n'est-ce pas, M. Guérin ?

—Sans doute. Il faudra bien permettre à *madame*, de faire quelques tapisseries en laine.

—C'est cela, un tabouret pour le *forte-piano*.

—Oui, et il n'y aura pas moyen de ne pas faire monter cela en acajou.

—Justement, c'est si économique : les laines, le velours, l'acajou, le salaire de l'ouvrier, ne coûtent que sept ou huit fois le prix d'un tabouret en crin, que l'on achèterait tout bonnement dans la boutique d'un ébéniste.

—Mais, vous n'y pensez-pas non plus ; quel progrès pour les beaux-arts !

—Deux fauteuils, en laines, montés en acajou, ce serait encore une grande économie, et un grand progrès. Il ne faudra pas faire attention par exemple que les laines sont importées d'Allemagne tout assorties, et que l'acajou ne croît pas dans ce pays-ci.